

Buber-Neumann, Margarete, *La Révolution mondiale, L'histoire du Komintern (1919-1943)*, racontée par l'un de ses principaux témoins, traduit de l'allemand par Hervé Savon, Casterman, Tournai, 1971, 412 p.

André Vachet

Volume 3, numéro 3, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachet, A. (1972). Compte rendu de [Buber-Neumann, Margarete, *La Révolution mondiale, L'histoire du Komintern (1919-1943)*, racontée par l'un de ses principaux témoins, traduit de l'allemand par Hervé Savon, Casterman, Tournai, 1971, 412 p.] *Études internationales*, 3(3), 421–423.
<https://doi.org/10.7202/700226ar>

me » de vie politique. Nous croyons plutôt que ce sont les rapports de production qui créent une « forme » de vie politique. Quant aux étapes de la croissance, André G. Frank a démontré le peu d'utilité de ce genre d'analyse (*Le Développement du sous-développement*, Maspéro, 1970, p. 37ss) ; les étapes ne permettant pas de comparer et d'expliquer dans leur ensemble, les changements.

Le credo de Rostow, soulève deux questions :

1. le développement est-il plus qu'un phénomène d'absorption de la technologie ?

2. la sécurité, le bien-être et l'ordre sont-elles les seules fonctions d'un système politique ?

Le lecteur, à partir de ces quelques remarques, prendra plaisir à corriger l'idéologie de Rostow et à reformuler ses conseils aux pays en voie de développement (p. 300) : tâche très à la mode, pour ceux qui désirent jouer avec le développement des autres.

Paul N. DUSSAULT

Science politique,
Université d'Ottawa.

ISSAWI, Charles (éd.), *The Economic History of Iran 1800-1914*, The University of Chicago Press, Publications of the Center for Middle Eastern Studies N° 8, 1971, 403p.

Cet ouvrage est d'un caractère vraiment international. Il réunit des textes très variées. Les observations d'un consul français se trouvent juxtaposées à l'analyse d'un historien soviétique ou à un extrait d'un hebdomadaire persan publié au Bengale. Charles Issawi assure la cohésion de l'ensemble par son commentaire, qui passe en revue l'état actuel des connaissances dans l'histoire économique de l'Iran.

Dans la période 1800-1914, l'Iran a cessé d'être un pays purement traditionnel et est devenu un pays en voie de développement. Son progrès a été plus lent que celui des autres pays du Moyen-Orient pour des raisons géographiques et en conséquence de la rivalité entre la Grande-Bretagne et la Russie. Chacun de ces pouvoirs voulait, et presque toujours, pouvait, contrecarrer les projets approuvés par l'autre. La culture des produits vendables a traîné et, en conséquence, le rapport de la terre

labourable à la population est plus favorable aujourd'hui qu'ailleurs au Moyen-Orient.

On a beaucoup critiqué W. W. Rostow parce qu'il classe toutes les structures économiques traditionnelles dans une seule et même catégorie, comme si l'homme n'avait pas d'histoire économique avant le commencement de l'industrie moderne. On retient de l'ouvrage de C. Issawi l'idée que tous les attributs de l'Iran au commencement du XIX^e siècle étaient précisément ceux de l'archétype universel de la société traditionnelle selon Rostow.

Selon les historiens soviétiques, presque toutes les sociétés précapitalistes étaient « féodales ». Cependant les traits du système agraire iranien qu'on représente souvent comme féodaux ne tirent pas leur origine de la féodalité mais du pouvoir arbitraire. Le système iranien manque l'aspect contractuel qui caractérise la féodalité européenne.

H. R. C. WRIGHT

Économique,
Université McGill.

BUBER-NEUMANN, Margarete, *La Révolution mondiale, L'histoire du Komintern (1919-1943)*, racontée par l'un de ses principaux témoins, traduit de l'allemand par Hervé Savon, Casterman, Tournai, 1971, 412p.

Le titre de l'ouvrage de Margarete Buber-Neumann est trompeur, de même que le sous-titre, quoique à un degré moindre si l'on s'attend à une analyse sociologique ou historique du mouvement communiste dans le monde ; il est encore plus décevant si l'on espère une analyse et une critique théoriques. En fait, il s'agit d'un récit mi-journalistique, mi-autobiographique. Cet ouvrage illustre par des anecdotes l'histoire du Komintern ou plus précisément l'histoire de l'activité révolutionnaire inspirée à des degrés divers par la direction de la Troisième internationale à partir de Moscou, mais sans réellement la décrire ou l'analyser en profondeur.

L'auteur est une ex-militante du K.P.D. Journaliste de métier, elle servit de courrier pour certaines entreprises du Komintern. La connaissance qu'elle en a lui vient surtout de

sa liaison avec Heinz Neumann, qui lui permit d'entrer en relation avec quelques-uns des principaux acteurs du mouvement communiste entre 1930 et 1936 environ, c'est-à-dire à un moment où le Komintern avait, sous l'influence de Staline, commencé à agoniser (p. 210).

Mais c'est précisément cette situation d'ex-militante qui rend son entreprise décevante car, de toute évidence, elle vise plus à régler un compte personnel avec le mouvement communiste international qu'à analyser les rapports politiques à l'intérieur du Komintern ou bien à décrire les rapports entre les divers partis communistes et leur rôle dans la politique interne et externe des États concernés. Elle utilise plus l'histoire qu'elle ne la sert, faisant flèche de tout bois, passant sans beaucoup de cohérence du conflit des personnalités et du rapport des forces entre les diverses tendances dans le Komintern à l'échec, souvent sanglant, des tentatives de révolution à travers le monde. Elle semble attacher peu d'importance, malgré sa formation marxiste, aux conditions objectives des mouvements révolutionnaires, comme par exemple aux rapports des forces économiques, politiques, policières, militaires, etc.

Par contre, non sans illogisme, elle hésite à peine à tenir le système communiste en tant que tel responsable de la dictature de Staline. Même les massacres qui marquent les grandes épurations de la fin des années trente seraient inscrits dans la logique même du système. Staline n'en serait que l'instrument. « C'était le système communiste lui-même qui engendrait ces excès sanglants ou du moins qui donnait à Staline la possibilité de les commettre » (p. 371). « C'était la conclusion de ces luttes fractionnelles qui sont propres au système communiste » (p. 373).

Le parti pris de l'auteur obnubile chez elle tout sens critique. Les personnes sont blanches ou noires, plutôt noires que blanches. Les événements sont le résultat de longues machinations. C'est ainsi qu'elle laisse entendre que tout le dessein de la politique étrangère de Staline (v.g. le pacte germano-russe, etc) était déjà déterminé en 1928 (pp. 291-292). C'est ce même parti-pris qui explique les extrapolations sur la Chine contemporaine où les mêmes épurations sanglantes qu'au temps de Staline auraient lieu (p. 373) sur les « jeunes barbus » qui résistent aux entreprises américaines au Viêt-nam par exemple, et surtout sur les mouvements communistes qui se réduiraient encore

à n'être « qu'un instrument de l'impérialisme soviétique » (p. 398) englobant explicitement le mouvement de libération du Viêt-nam et implicitement les diverses tentatives de libération qu'appuie le mouvement communiste.

Mais malgré les défauts de son ouvrage il faut reconnaître à l'auteur des intuitions et des hypothèses qui mériteraient d'être étudiées : par exemple, quand elle affirme que la victoire de Staline contre Trotsky s'explique parce que le premier apparaissait plus « nationaliste » que le second (p. 157) ; ou quand elle soutient que l'anarchisme a disparu en Espagne, non par suite des massacres qui auraient suivi la victoire de Franco, mais par suite de l'élimination physique des anarchistes par les communistes à partir de 1933, élimination qui d'ailleurs aurait favorisé la prise du pouvoir par Franco (p. 325) ; ou encore quand elle croit, ce qui est plus plausible, que la dissolution du Komintern (qui, d'ailleurs, ne jouait plus grand rôle) en 1943, fut un cadeau de Staline aux Américains (p. 398). Intéressante aussi la description du mécanisme qui permet de briser la résistance morale des opposants (p. 320). Encore plus intéressant, le rôle prêté à l'idéologie et au caractère hermétique du langage véhiculé à l'intérieur du mouvement, qui donnent aux militants la « certitude de posséder des formules magiques » et l'illusion de leur efficacité sans qu'il soit nécessaire de posséder une connaissance réelle et concrète du contexte de l'action révolutionnaire (pp. 301 et 183).

Mais somme toute, l'ouvrage de Margarete Buber-Neumann est un ouvrage bien décevant ; l'occasion manquée était trop belle, car l'histoire du Komintern, c'est avant tout l'histoire de l'espoir de la révolution socialiste, espoir subverti par les impératifs d'une politique nationale de pouvoir avant d'être mis au service d'un des principaux impérialismes de notre époque, au service d'une des principales entreprises de domination du XX^e siècle. Cette histoire demeure tout entière à déchiffrer, surtout si l'on veut y voir, au-delà de la simple narration événementielle, un processus qui conduit à l'échec de l'instauration de la société socialiste, et en comprendre les raisons pour servir par là d'indicateur à toute autre entreprise qui aurait un objectif semblable.

Mais si cet ouvrage demeure intellectuellement peu satisfaisant, il ne laisse pas indifférent : il est pénible et attachant, car il résulte

d'une grande déception et laisse filtrer une souffrance qui a du mal à se contenir.

André VACHET

Science politique,
Université d'Ottawa.

ELLIOT, R. S. P., et HICKIE, John, *Ulster : A Case Study in Conflict Theory*, Longman, 1971, 180p. ; index.

Ce qui déçoit dans cet ouvrage, c'est sa « minceur ». Certes, les auteurs nous avertissent, encore qu'à la toute fin, que cet essai ne témoigne que du premier jalon de leur projet de recherche sur l'Ulster, mais il n'en demeure pas moins que notre insatiable curiosité n'est pas pour autant satisfaite.

Le premier chapitre, de lecture simple et claire, offre l'énorme avantage à l'étudiant peu familier avec les études conflictuelles de prendre contact avec un certain nombre de variables et de concepts utilisés dans ce genre d'études. Parmi les premières, notons les divers niveaux d'analyse et l'identification des acteurs qui participent à un conflit ; au nombre des seconds, la différence entre les situations conflictuelles latentes et manifestes (distinction empruntée à Merton) et les trois types de comportements identifiés par Rapoport dans son ouvrage *Combat, jeux et débats*.

Moins heureuse, par contre, l'initiative des auteurs de limiter leur survol à la seule littérature britannique. Ce qui nous vaut quelques paragraphes sur John Burton et Johan Galtung, mais le plus profond silence sur les contributions fort importantes de plusieurs autres chercheurs, tels Stéphane Bernard et Jean-Baptiste Duroselle, sans oublier les Américains Rummel et Boulding, pour ne citer que ceux-là.

Dans une partie ultérieure qui, à notre avis, assure à cet ouvrage un certain relief, Elliot et Hickie nous livrent leur problématique. La discussion qu'ils suscitent sur les rôles mobilisateur et intégrateur des mythes et des symboles n'est pas sans intérêt. Ceux qui se sont penchés sur les moyens qu'utilisent les parties en situation de conflit pour mobiliser leur population respective se réjouiront à la lecture de ces quelques paragraphes. Les auteurs définissent également d'autres composantes que sont les intérêts en jeu, les conséquences d'un rapport des forces déséquilibré et l'intervention d'une partie externe au conflit.

Dans l'ensemble, tout ceci est bref mais exprimé avec précision et clarté.

La partie consacrée à l'étude sur le terrain (*field survey*) nous semble moins heureuse, bien qu'elle doive être, en principe, le pivot central de l'ouvrage. D'abord, les auteurs finissent par agacer à force de nous faire part des problèmes que ce genre d'enquête soulève. Nous ne voulons pas les accuser de nous expliquer comment ils ont procédé pour faire leur boulot, mais il y a une marge entre les explications nécessaires, et nous signaler qu'ils ont dû téléphoner en moyenne six fois pour obtenir une interview qui leur a coûté £10.70 chacune.

Il est plus inquiétant encore de n'apprendre l'objet réel de leur enquête que dans le dernier tiers de l'ouvrage. À l'aide d'un questionnaire composé de questions ouvertes-fermées, Elliot et Hickie se sont intéressés à la perception des principaux leaders de l'Ulster quant à la nature des enjeux en cause et des parties au conflit. Les résultats, bien que fort modestes, s'avèrent parfois intéressants en ce qu'ils identifient des parties qui, tout en se situant aux antipodes, partagent le même point de vue sur quelques enjeux. Les auteurs en déduisent que si nous pouvions faire prendre conscience aux antagonistes des points qui les rapprochent, il y aurait sans doute possibilité d'accélérer le processus de règlement du conflit. Cette thèse rejoint celle que propose John Burton dans *Conflict and Communication*.

Enfin, nous ne comprenons guère pourquoi on a jugé bon d'insérer dans cet essai un chapitre dans le seul but de présenter, et de manière schématique, le déroulement historique du conflit. Contrairement à ce qu'on prétend, ces données ne servent guère à une meilleure compréhension des résultats de l'étude sur le terrain. Reconnaissons, en revanche, que ceux qui sont à l'affût d'un aperçu historique sur les événements qui ont conduit l'Ulster au bord de la guerre civile sont, toutefois, servis.

Au total, l'ouvrage de Hickie et Elliot est sans prétention. D'autres études viendront le compléter et lui donner, nous l'espérons, plus de caractère. Actuellement, il pêche par dispersion : à vouloir contenter le théoricien, le technicien et l'historien en si peu d'espace, il ne satisfait personne.

Jacques CRÊTE

Agent d'information,
ministère de la Main-d'œuvre et
de l'Immigration.